

## BANLIEUE ET LITTÉRATURE

La littérature tient une place essentielle, souvent inaperçue, quelle que soit la problématique qu'abordent les sciences humaines et sociales.

La raison de « son extraordinaire pouvoir social », selon les termes de Marthe Robert, est double et empêche de la négliger dans un programme culturel et institutionnel. En effet, la littérature est le lieu par excellence des représentations que les êtres humains élaborent de leur existence en société. En ce sens, leurs œuvres sont des traces, non immédiatement décodables, des tensions, désirs et vécus de leurs réalités. Les banlieues font partie de ces réalités au même titre que les espaces plus nantis. Néanmoins les maîtres du jeu de la diffusion littéraire négligent trop souvent des œuvres et des imaginaires qui les éloignent par trop de leurs représentations et de leurs valeurs et – au mieux ou au pire... –, se contentent de leur donner un coup de flash médiatique<sup>1</sup>. Ces agitations épisodiques dans les médias participent au « débat national » sur les banlieues et à la « violence » à laquelle le mot renvoie et oublie alors l'aspect proprement littéraire.

L'espace de la banlieue existe-t-il dans la littérature française et francophone ? Une telle question ne peut avoir qu'une réponse affirmative. Les auteurs, des plus prestigieux aux plus obscurs, y ont puisé depuis le XIX<sup>e</sup> siècle lorsque sous la poussée irréversible des centres urbains, ces « ceintures » ou « couronnes » ont encerclé les villes, faisant exister une population autre que citadine. Comme le rappelle Alain Rey :

« Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, la banlieue autour d'une grande ville est l'espace des maraîchers, qui nourrissent la grosse bête urbaine. Les misanthropes s'y réfugient, les riches y construisent des maisons de demi-campagne. Puis vient la révolution industrielle : la banlieue se peuple et s'identifie presque au faubourg, ce bourg du dehors (*for*, dans *forboc*, confondu avec *faux*). Faubourg et banlieue : même combat ; la « fausse » ville contre, tout contre, la « vraie ».<sup>2</sup>

C'est bien dire que la réalité « banlieue » ne désigne pas un espace homogène et immuable depuis deux siècles et que, lorsqu'on en parle, il faut bien contextualiser le corpus sur lequel on travaille. L'ouverture de la chronique d'Alain Rey le rappelle judicieusement :

« Bien qu'elles aient rejoint les « cités » dans notre imaginaire, les banlieues se sont muées en quelques décennies, en lieu de bannissement. C'était leur destin, sans doute, puisque le mot banlieue n'est autre que le « ban d'une lieue ». Le ban marquait le pouvoir et l'empire d'un suzerain sur un ensemble de vassaux. »<sup>3</sup>

Lorsqu'on utilise l'expression « littérature de banlieue », se profilent des œuvres qui peuvent être très différentes dans l'esprit des interlocuteurs puisque cette appellation est commode mais floue et chacun y projette l'espace qu'il a identifié ainsi, porteur d'une expression littéraire.

Il y a aussi une seconde raison à cette place centrale de la littérature dont nous parlions car elle est simultanément reflet de situations et ébranlement de certitudes, réservoir de stéréotypes et remise en cause de clichés, espace de rêves

---

<sup>1</sup> - Il suffit de penser au premier tirage du *Gone du Châaba* d'Azouz Begag, à celui de *Boumkoeur* de Rachid Djaïdani, au tout récent *Kiffe Kiffe demain* de Faïza Guène (40 000 exemplaires depuis l'été).

<sup>2</sup> - Alain Rey, « Les banlieues ouvrent le ban », *Le Magazine littéraire*, n°427, Janvier 2004, p.97. Chronique de langage tout à fait passionnante à lire.

<sup>3</sup> - Alain Rey, art. cit., p.97.

et de cauchemars, de fantasmes et de faits attestés. Un auteur, quel qu'il soit, puise dans son vécu pour transmettre par l'écriture, sous une forme artistique plus ou moins performante, sa position complexe dans le monde où il vit et où cette transmission poétique fait sens. Il établit une relation entre le monde et ses lecteurs et peut aider ainsi – en tout cas de façon plus ludique que par d'autres interventions –, à familiariser avec l'insolite, l'inquiétant, l'étrange. Justement... la banlieue ! Comme l'écrit Tassadit Imache, après la réaction de lecteurs au mot « banlieue », lors d'un débat :

« Dépouillée de ses noms et de ses histoires, de la variété de ses visages et paysages, flanquée d'un don d'ubiquité des brumes de Lille aux vapeurs de Marseille, la voilà réduite et exhibée, toute de béton brut, agencement lassant de blocs et de tours, en ce décor de l'impersonnel, lieu emblématique du vide, du froid, du sale, du pire. Et voici, tels qu'on veut les montrer, ses autochtones abêtis et hostiles ! *Terra non grata. Péricoloso é il Populo.*

Un glissement sémantique plus loin, elle est notre « là-bas » d'aujourd'hui, l'ailleurs inséré subrepticement dans notre ici historique et consensuel, une sorte de presque île intérieure, tout en à-coups et précipices de mémoire, l'emplacement intemporel du cauchemar contemporain. A en croire certains prophètes : le côté obscur de l'idéal républicain. »<sup>4</sup>

Les géographes re-définissent le terme car ils travaillent sur le présent dans une perspective diachronique. Et à ce sujet, Hervé Vieillard-Baron parle de « mot-charge », de « mot-piège » en commençant par l'acception médiévale, désuète aujourd'hui, pour cerner l'acception actuelle : celle d'une ceinture urbanisée autour d'une ville qui constituerait le centre de cette périphérie. En sociologie alors « la banlieue » désigne les populations qui habitent cet espace et sont dépendantes du Centre et constituent le monde «des migrations alternantes » de la dépendance.<sup>5</sup> Mais on peut également alléger l'appellation plus ou moins infâmante et la « banlieue » devient « nouveaux espaces urbains ». La pluridisciplinarité est dans ce domaine nécessaire comme dans d'autres domaines et favorise la prise en charge de l'étude de ce *no man's land*, de ce qui est ni ville ni campagne, de ce qui fait néanmoins frontière. La littérature elle, va au plus brûlant, au plus désespérant, au plus problématique et enrichit l'imaginaire commun, de l'indicible de ces lieux stigmatisés.

Dans l'enseignement du français, on parle beaucoup de littérature. On se dit qu'il serait bien d'introduire des « textes des banlieues », mais pour qui ? Pour tous ou pour... les jeunes des banlieues ? On s'étonne alors parfois qu'ils n'accrochent pas à ce geste si méritant de s'intéresser à eux... Il semble que la question ne devrait pas être posée en ces termes car on ne peut concevoir des programmes à deux vitesses quant aux principes généraux et aux textes à inscrire même si chaque enseignant est obligé ensuite d'adapter dans sa classe le cadre général. Tous les élèves ont besoin de partager cet imaginaire des banlieues comme d'autres imaginaires parce qu'il doit faire partie d'un imaginaire commun avec lequel l'Ecole familiarise l'élève de Passy ou de Sartrouville. Pour pouvoir le faire – car l'introduction de nouveaux corpus rencontre la résistance de l'institution et de ses acteurs –, il faut clarifier les différentes composantes des corpus qui désigneraient cette appellation « littérature de banlieue ». C'est ce que se propose de faire cet article.

---

<sup>4</sup> - Tassadit Imache, « Ecrire tranquille ? », *Esprit*, n°12, Décembre 2001, pp.38-39. Essai remarquable auquel nous consacrerons notre dernière partie.

<sup>5</sup> - Cf. Sa communication orale au colloque du CRTH de l'Université de Cergy-Pontoise, du 24 novembre 2004, « Situations de banlieues ». Notes prises.

## 1- Des littératures de banlieue

« La littérature de banlieue » est-elle « nommable » c'est-à-dire tout à la fois apte à être circonscrite et acceptable ? La question se justifie car on a vu ce corpus de textes changer de dénomination. Un des spécialistes incontestés, Alec G. Hargreaves, en donne le paradigme dans un article récent intitulé, « Une culture innommable ? » :

« Ce n'est que dans les années 1970, avec la sédentarisation des populations d'origine maghrébine, que l'on commence à reconnaître dans la vie de celles-ci une véritable dimension culturelle. Depuis lors, les termes servant à désigner ce champ culturel, n'ont cessé de se succéder. « Culture immigrée », « culture beur », « culture franco-maghrébine », « culture issue de l'immigration », « culture de la banlieue », « cultures urbaines », « culture de la rue » : chacune de ces expressions a été le site de débats âpres et parfois confus. »<sup>6</sup>

Si au terme de « culture », on substitue celui de littérature, on peut enrichir le paradigme de « littératures des cités »<sup>7</sup>, « littératures des quartiers », « littérature métisse »... et l'obsession taxinomique n'est certainement pas achevée !<sup>8</sup> On peut ainsi noter, dans un essai d'Azouz Begag, les appellations qu'on entend volontiers dans les médias : « quartiers sensibles », « zones d'habitat stigmatisées », « périphéries urbaines », « quartiers d'exclusion. »<sup>9</sup> Dans l'évolution de la dénomination, l'apparente dé-ethnicisation qui « intégrerait » cette culture dans l'espace de l'hexagone, est tout à la fois négative et positive : elle désigne en réalité une relocalisation cherchant à gommer l'ethnique pour focaliser sur le « géo-économique » ; en même temps, elle prend acte ou fait prendre acte d'un fait : ces « dérouilleurs » ou autres banlieusards sont... des Français et on ne peut plus passer leur existence sous silence.

Cette manière de voir est relativement récente et date d'une trentaine d'années. Auparavant, si l'on parlait de « littérature de banlieue », on pouvait faire référence à deux grands ensembles de textes : le premier renvoyant aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> s., dans une perspective interne franco-française, à un ensemble d'œuvres littéraires ayant fait peu ou prou leur place à ces lieux. On peut énumérer quelques noms comme ceux de Victor Hugo et Eugène Sue, de Didier Daeninckx et Thierry Jonquet, Vladimir Pozner ou Raymond Jean, de Marguerite Duras et Annie Ernaux.

Le second ensemble renvoie à un corpus de textes plus récents, corpus francophone cette fois, composé d'auteurs maghrébins, africains, antillais – les Maghrébins et les Algériens en premier lieu surtout car ils furent les premiers à

---

<sup>6</sup> - Alec G. Hargreaves, (Florida State University), « Une culture innommable ? », in *Cultures transnationales de France – Des « Beurs » aux... ?*, Hafid Gafaiti (éd.), L'Harmattan, 2001, coll. Etudes transnationales, francophones et comparées, pp.27 à 36. Citation, p.27. Cf. la suite de l'article pour éclairer chaque expression dans leur contexte.

<sup>7</sup> - Il est intéressant de constater combien le passage du singulier au pluriel suffit à dire la distance entre centre et périphérie, ville et banlieue, La cité/les cités.

<sup>8</sup> - Alec G. Hargreaves, art. cit. p.27-28, note 1 : le critique souligne l'usage, dans le monde anglophone de « postcolonial », « diasporique » et « transnational » mais en précisant bien que cette terminologie n'est guère utilisée en France et que les cultures issues de l'immigration et ancrées dans l'ancienne métropole n'y sont guère étudiées. Il renvoie à son ouvrage : Alec G. Hargreaves et Marc McKinney (dir.), *Post-Colonial Cultures in France*, Londres/New York, Routledge, 1997.

<sup>9</sup> - Azouz Begag, *Les Dérouilleurs. Ces Français de banlieue qui ont réussi*, Les Mille et une nuits, essai, 174p. Cf. pp.11 à 13.

« envahir » ces (ban)lieux -, parmi les « classiques » qui ont vécu ces vies-là ou les ont côtoyées et en ont fait l'objet de certaines de leurs fictions : on peut penser à *La Terre et Le Sang* de Mouloud Feraoun, au roman de Driss Chraïbi, *Les Boucs*, au *Polygone étoilé* de Kateb Yacine, à *Topographie idéale pour une agression caractérisée* de Rachid Boudjedra et aux récits au magnétophone, au statut ambigu, comme *Un noir a quitté le fleuve* d'Annie Laurant.

Notre réflexion ici ne porte pas sur ces ensembles composés d'écrivains qui, venus d'un autre horizon, prennent la banlieue comme objet de fiction ou d'étude sociologique ; mais sur celles et ceux qui sont nés et qui ont grandi en banlieue et qui décident d'écrire. Faut-il considérer sous le même angle tout ce qu'ils écrivent ? Quelle différence introduire entre témoignage et création ?

On se retrouve ainsi sur un terrain connu en recherche sur des corpus minoritaires, francophones, études féminines [du peuple/sur le peuple] – [d'Afrique/sur l'Afrique], [des femmes/sur les femmes], etc. Comment ne pas penser à Virginia Woolf : « Savez-vous que vous êtes peut-être de tous les animaux de la création celui dont on discute le plus ? »<sup>10</sup> Après les femmes, la mode est-elle venue de parler de ces animaux-là ?

Pêle-mêle des manifestations... pour les trois jours de novembre 2004 pendant lesquels se tenait le colloque sur « Situations de banlieues » à l'université de Cergy-Pontoise : le mercredi 25 novembre, une conférence-débat à l'Institut du Monde Arabe de Paris sur « La France et ses 'beurs' : imaginaire des appartenances et des exclusions » ; le mardi 23 novembre, Laurent Ruquier recevait à 19h sur le plateau de « On a tout essayé », Jamal Debbouz et il fut question de ...banlieue et de son sketch : « visiter la classe de l'année prochaine »... la visite de la prison de Fleury-Mérogis ! Enfin l'émission « ça se discute » de Jean-Luc Delarue du mercredi 24 novembre était consacrée à ... « Les filles des cités doivent-elles se rebeller ? » avec sur le plateau Faïza Guène, présentée comme écrivaine mais qui eut peu de questions consacrées à la littérature car on était dans la logique de la télé-réalité et donc du témoignage vécu<sup>11</sup>, et une tentative louable de diversifier les origines des femmes de banlieue invitées, l'implicite étant sans doute qu'il n'y a pas que des femmes des cités d'origine maghrébine, l'équipe de Delarue pouvant aligner en plateau deux... Gauloises !

Dans la suite de cet article, ce sont les écrivains nés et formés en banlieues qui retiendront l'attention, une auto-représentation d'une part et le droit d'inscrire cet imaginaire dans la littérature d'aujourd'hui d'autre part.

Etablir cette distinction entre dehors/dedans, c'est prendre une précaution méthodologique pour avancer avec un peu de rigueur dans un corpus qui est déjà très important. Cela ne signifie pas qu'il ne faille pas s'intéresser aux autres, ceux qui traitent cet « objet » du dehors et leur dénier la capacité à entrer dans l'imaginaire de l'autre ; mais c'est circonscrire un corpus cohérent au cœur d'un sujet ! C'est la raison pour laquelle ce qui suit prend en considération Tassadit Imache, Azouz Begag ou Dominique Le Boucher et non Didier Daeninckx, Marguerite Duras, Mouloud Feraoun, Kateb Yacine ou Driss Chraïbi, bien que

---

<sup>10</sup> - V. Woolf, *Une chambre à soi*, Livre de poche, p.41.

<sup>11</sup> - Laisant supposer que son roman était autobiographique même si elle a essayé d'affirmer le contraire.

leurs textes aient produit des effets de signification et aient emprunté des voies esthétiques intéressantes.<sup>12</sup>

Entre les trois grandes composantes de cette « littérature des banlieues », on doit signaler aussi des cas « frontaliers » intéressants et qui pourraient nourrir notre démarche et formaient un quatrième ensemble.<sup>13</sup> Celui d'Aziz Chouaki<sup>14</sup>, auquel on pose souvent la question de son degré de « beuritude » sur l'échelle des populations déplacées... cas ambivalent puisqu'il vient d'une autre banlieue, celle de la capitale algérienne et ses créations sont proches de celles que nous retenons dans cet article, sans pouvoir être confondues avec elles et qui sont pourtant confondues depuis l'installation de l'écrivain en France ; cette confusion oblige à creuser la proximité et la superposition entre « littérature de banlieue », « littérature beur », « littérature de l'émigration/immigration » et « littérature maghrébine francophone ». Celui de Leïla Sebbar, car la majeure partie de ses fictions est « habitée » par cet espace de « la banlieue » en liaison avec les ex-colonies. Sa position est particulière puisqu'elle n'est assimilable ni aux écrivains « beurs » ni aux écrivains franco-français, ni aux écrivains algériens. Elle a une position d'observatrice privilégiée, à partir de la France, d'un monde qui, par certains de ses fantasmes et frustrations, est l'écho d'une part d'elle-même, d'un monde qui s'est implanté dans le pays où elle a choisi elle-même de résider et qu'elle veut intégrer à la littérature de France : « Donner un droit de cité littéraire, un peu particulier en France, dans la littérature française, à des métèques, à des riens, à des arabes. Cela me plaît beaucoup, chaque fois que j'ai un roman à écrire que d'emblée dès le titre, cela apparaisse : écrire « Fatima » dans la littérature française me fait infiniment plaisir. »<sup>15</sup> Le projet ne se suffirait pas à lui-même s'il n'était au service d'un projet de création cherchant sa place et récusant cette assignation entre littérature exotique et littérature populaire. D'où le travail très intéressant que fait l'écrivaine sur la stéréotypie et son détournement.<sup>16</sup> On peut citer enfin, dans la constitution de ce quatrième ensemble, trois romanciers du

---

<sup>12</sup> Distinction déjà avancée : cf. C. Chautet Achour, « Contes de la périphérie : Tassadit Imache et Dominique Le Boucher, voix singulières » in *Cultures transnationales de France – Des « Beurs » aux... ?*, Hafid Gafaïti (éd.), L'Harmattan, 2001, coll. Etudes transnationales, francophones et comparées, pp.75 à 104. Voir, en particulier les p. 75 à 78. Précisons toutefois que ceux qui ont écrit « sur », ont précédé ceux qui ont écrit « de » et que les seconds ont souvent été influencés par les premiers. Cf. le très beau texte d'André Brink dans *Sur un banc du Luxembourg, Essais*, Stock, 1982, cf. p. 228, « Parler au nom de... » (repris dans *Le Matin*, Paris, juin 1982) qui rejette cette « ségrégation » en création littéraire.

<sup>13</sup> - Et nul n'empêche l'enseignant de se documenter sur les quatre ensembles et de panacher des textes et des extraits dans son choix pour sa classe.

<sup>14</sup> - Cf. présentation dans *Français des banlieues, français populaire ?*, M-M. Bertucci et D. Delas (ed), CRTH/Encrage Amiens, 2004, « La langue de Aziz Chouaki, un 'français' pour les jeunes des quartiers algérois ? »

<sup>15</sup> - « Leïla Sebbar ou l'exil productif », propos recueillis par Monique Hugon, *Notre Librairie*, n°84, juillet-septembre 1986.

<sup>16</sup> - Etonnamment aucun de ses récits ou de ses nouvelles ne font partie de la liste des œuvres littéraires des collègues par exemple. On citera, pour notre propos, quelques titres mais presque tous seraient à citer : *Fatima ou les Algériennes au square* (1981), La trilogie *Shérazade* (1982, 1985, 1989), *Le Silence des rives* (1993), chez Stock. Et chez Syros-Alternative, les nouvelles aussi de *La Négrresse à l'enfant* (1981), *Génération métisse*, photographies de Amadou Gaye (1988), 119p.

Cf. *Leïla Sebbar*, sous la direction de Michel Laronde, L'Harmattan, coll. « Autour des écrivains maghrébins », 2003, 300p. Avec « Itinéraire d'écriture » par Michel Laronde (très complet) ainsi que la bibliographie, instrument de travail indispensable. L'ouvrage comporte aussi onze contributions d'universitaires sur des aspects divers de l'œuvre.

Maghreb, un Algérien, Rachid Boudjedra, un Marocain, Tahar Ben Jelloun, une Tunisienne, Fawzia Zouari. Tous choisissent un immigré/émigré d'origine algérienne, en marge de La Cité française, dans les « cités ». Aucun de ces romanciers n'est « issu » de l'émigration.<sup>17</sup> Rachid Boudjedra dans sa *Topographie...* jumelle une thématique, illustrant une périphérie tiraillée entre deux nations, avec une écriture sophistiquée puisant dans les recherches et références littéraires d'avant-garde. Comme le remarque Nicole de la Tour d'Auvergne en s'appuyant sur la présentation de la 4<sup>ème</sup> de couverture en folio :

« La forte complexité de l'écriture pour une thématique d'actualité risque de faire rater son objet au projet. La présentation de la couverture universalise l'aventure, neutralisant par là les responsabilités et le *hic et nunc* du racisme et de l'exclusion : 'Voici l'odyssée pathétique d'un émigré qui se trouve piégé dans les boyaux dédaléens du métro. Cette descente aux enfers prend ici un relief saisissant grâce à un style superbe et à un technique romanesque parfaitement appropriés aux lieux où se déroule – à huis clos – la mise à mort de l'étranger.' C'est peut-être ce décalage entre technique romanesque et thématique choisie qui pose question. »

On ajoutera que la question est passionnante à poser. Car, transcendant la particularité et le témoignage amélioré, Boudjedra pose la question des relations entre l'individuel et le collectif et celle de l'in(ter)compréhension, en imposant une forme esthétique légitimée par le centre littéraire pour rendre compte ou « travailler » (d') un sujet périphérique. Quant aux *Raisins de la galère* de Tahar Ben Jelloun dont Dorine Paon propose une analyse, on peut le lire comme un appel à une prise de conscience : « A une époque où la violence s'imisce dans la vie quotidienne (chez soi, au travail, dans la rue, à la télévision...), où chacun cherche sa place et son identité –en particulier les adolescents, et notamment les jeunes partagés entre deux cultures -, ce roman invite à la réflexion, à l'échange d'opinions et au partage de sentiments. *Les Raisins de la galère* appartiennent à une littérature d'ouverture sur la France multiculturelle contemporaine. » Pour *Ce pays dont je meurs* de Fawzia Zouari, Béatrice Rodride déplore que ce très beau roman, « malgré ses qualités littéraires indéniables, n'ait pu encore franchir la frontière invisible de la marge au centre qui est reconnaissance en littérature (...) ce livre interpelle non seulement par la thématique qu'il a choisie mais par l'écriture qui la sous-tend ».<sup>18</sup>

Après ces quelques indications, il faut revenir à ces écrivains nés et formés en banlieue qui, comme tout écrivain, explorent et travaillent leur territoire d'enfance qui reste collé à la semelle de leurs chaussures et aux touches de leur clavier. Est-il possible de considérer comme « littérature » tout court, des œuvres « issues » de cet espace, et non comme partie d'une littérature qualifiée, identifiée, pérennisant la mise à l'écart et la catégorisation socio-culturelle ?

Avec ce corpus de textes identifié, l'expression, « littérature de banlieue » suggère immédiatement ghettoïsation : car lorsqu'on a besoin de qualifier une littérature, c'est assez souvent mauvais signe. Dans ce cas précis, cela semble signifier :

---

<sup>17</sup> - *Topographie idéale pour une agression caractérisée*, de Rachid Boudjedra, Denoël, 1975, réédité en Folio en 1986. *Les Raisins de la galère* de Tahar Ben Jelloun, Fayard, « Libres », 1996. *Ce pays dont je meurs*, de Fawzia Zouari, Ramsay, 1999, rééd. Press Pocket, 2000.

<sup>18</sup> -Etudes des œuvres regroupées dans un dossier « Périphéries, émigration, immigration... Que dit la littérature ? » dans la revue *Algérie Littérature/Action*, n°57-58, Janvier-Février 2002, pp. 67 à 77.

\* que les œuvres en question sont identifiées par l'espace géographique auquel appartiennent les auteurs ; plus encore que géographique, cet espace est socio-économique et porteur de représentations négatives dans la société française.

\* que les écrits littéraires taxés ainsi sont pris en masse et non en singularité. Ainsi un auteur particulier se voit remis dans une catégorie générale à laquelle ni lui ni son écriture ne peuvent échapper.

\* que ces ouvrages ne passent pas inaperçus mais qu'on les recense hors littérature, la « vraie ».

Elle me suggère aussi la circonscription d'un corpus pour savoir de quoi on parle.

## 2 – Rêves d'écriture, rêves d'écrivains

Depuis vingt cinq ans maintenant, des ouvrages sont publiés où l'espace de la banlieue se confond avec les thèmes de l'exclusion et de la violence. Se perçoit surtout un véritable désir d'écrire chez des jeunes nés en France et ayant rompu avec l'idée de retour au pays d'origine qui hantait leurs aînés.<sup>19</sup>

Invariablement interrogés sur leur rapport à la banlieue, ces écrivains réagissent tous de la même manière. Un des premiers d'entre eux et parmi les plus talentueux, Mehdi Charef, fut largement interviewé au moment de la sortie de son premier roman, *Le thé au Harem d'Archi Ahmed*, en 1983, au Mercure de France et s'insurge contre cette réduction : « Je n'ai écrit qu'un roman. Et tout le monde y va de son couplet sur la deuxième génération. Deux mots sur le bouquin et allez : la seconde génération. C'est quoi ? J'en sais rien... »<sup>20</sup> Réaction vive car il se sent enlisé, piégé dans une thématique qu'il n'a pas traitée comme telle mais qui s'est inscrite dans sa fiction parce qu'elle était sa vie : « Moi, j'avais une histoire à raconter, notamment celle du *Thé au Harem*, et ces histoires quand tu peux pas les dire, ça t'étouffe. Il fallait que je respire ; et en écrivant, je respire ; c'est une overdose. » Mais en même temps introduisant en littérature un univers périphérique, l'ambiguïté s'installe tant dans son geste d'écriture que dans celui de la réception de l'œuvre et il avoue : « Je ne peux pas tricher. Les frères du HLM ne l'auraient pas admis. »<sup>21</sup>

Ces écrivains se sont donc retrouvés avec le double objectif d'être reconnus comme écrivains travaillant sur leur vécu, ne voulant pas en faire un témoignage mais refusant de renier leur appartenance : sortir du ghetto sans l'effacer ; rompre le cercle, briser la clôture et la dire pour lui donner en quelque sorte une visibilité. La Marche des Beurs en 1983 leur donne aussi cette visibilité et explique, en grande partie, leur médiatisation.<sup>22</sup>

On pourrait retrouver des réflexions semblables dans les réponses de la plupart des écrivains dits « beurs » des années 80. Ainsi de l'œuvre d'Ahmed Zitouni, *Avec du sang déshonoré d'encre à leurs mains* (Laffont, 1983), plein de

---

<sup>19</sup> - C'est peut-être cette rupture qui pourrait constituer la ligne de partage entre littérature de l'immigration/émigration et littérature de banlieue : elle correspond bien à ce qui s'affirme couramment dans les débats actuels de leur appartenance à la nation française même s'ils continuent à avoir une relation (à définir chaque fois) avec le pays d'origine.

<sup>20</sup> - « Avec Mehdi Charef, écrivain émigré zonard » par Mouny Berras dans *Algérie-Actualité* (hebdomadaire algérien), n°919, juin 1983.

<sup>21</sup> - Mouny Berrah, art.cit.

<sup>22</sup> - Il y aurait une véritable étude à faire autour de cet événement et des œuvres ou textes publiés comme celui de Bouzid, *La Marche* (Sindbad, 1984). *Les Carnets de Shérazade* de Leïla Sebbar en 1985 suivent cette marche, à leur manière.

tragique et d'humour, du savoureux roman d'Akli Tadjer, *Les A.N.I. du Tassili* au Seuil en 1984, *Le sourire de Brahim* de Nacer Kettane en 1985 chez Denoël et en 1986, une véritable cascade de récits forts et fortement oubliés en dehors du premier : Azouz Begag, *Le Gone du Chaâba* (Le Seuil), Mehdi Lallaoui, *Les Beurs de Seine* (Arcantère), Jean-Luc Yacine, *L'Escargot* (L'Harmattan), Mustapha Raïth, *Palpitations intra-muros* (L'Harmattan), l'inoubliable récit poétique d'Ahmed Kalouaz, *Point kilométrique 190* (L'Harmattan), le savoureux et tragique *Georgette !* de Farida Belghoul (B. Barrault) pour ne citer que ceux qui devraient figurer dans les mémoires et les anthologies.<sup>23</sup> Comme l'écrit Ahmed Kalouaz dans son premier récit :

« Fragments de frayeur, les choses tristes tirent les rideaux par pudeur. Car toutes les silhouettes portent la mort. Nul besoin de commettre un délit, nous sommes marqués par la vérité de la peau. Par l'héritage de deux siècles d'histoire, et les mots du vocabulaire. Cantonnement, Razzia, Insurrection, Terrorisme. Les mots, les mots... Mais pour l'instant je n'ai pas de mémoire pour ce vocabulaire. Ma parole est en vol, à minuit trente. Entre le ballast caillouteux et le wagon de la violence. Un poignard planté sous l'omoplate. »

Certains ont continué à écrire comme Azouz Begag ou Mehdi Charef, d'autres sont allés vers d'autres expressions (cinéma, radio, musique) et le mouvement d'écriture a redémarré à la moitié des années 90, sans s'être jamais complètement arrêté comme le prouve, par exemple, le récit d'Aïcha Benaïssa, en 1990, *Née en France* écrit avec Sophie Ponchelet (Payot puis Presses Pocket). Des affluents de ce fleuve de témoignages, intéressant plus les médias sur le plan sociologique que littéraire, sont identifiables comme celui des enfants de harkis<sup>24</sup> ou celui des jeunes filles et des femmes, certains écrits combinant les deux qualifications. Ainsi en 1996, Souad Belhaddad, journaliste, publie, *Entre-deux Je Algérienne ? Française ? Comment choisir...* (Mango document, Regard libre), l'année où Marsa éditions (Paris) fait paraître *Beur stories* de Madjid Talmats, Nora Merniz et Nasser. Tassadit Imache qui avait publié un récit autobiographique en 1989, *Une fille sans histoire* (Calmann Lévy), particulièrement remarqué alors, continue son parcours et publie le très beau *Presqu'un frère* (Actes Sud, 2000). En 1997, Dominique Le Boucher édite à L'Harmattan, *Par la queue des diables*, conte tragique d'aujourd'hui, avec en son centre, une petite Neïla grandie entre béton et bidonville et Minna Sif, *Méchamment berbère* (Ramsay). En 2001, le récit de Soraya Nini, *Ils disent que je suis une beurette* (Fixot) connaît un certain succès. Le mouvement des femmes « des quartiers » s'organise et s'intensifie face à des actes dont elles sont les victimes. Il est remarquable qu'en même temps que paraissent les récits de « filles de harkis » (Dalila Kerchouche ou Zahia Rahmani) paraissent entre 2002 et 2003 *Dans l'enfer des tournantes* de Samira Bellil (Denoël impacts), *Vivre Libre* de Loubna Méliane (Oh ! éditions et Pocket) et *Ni putes ni soumises* de Fadela Amara ( avec la collaboration de Sylvia Zappi, La Découverte, « Cahiers libres »). Vingt ans après la marche des Beurs, c'est la marche des femmes des cités en

<sup>23</sup> - Sur tous ces textes et quelques autres, cf. « Du bien-fondé d'une appellation : peut-on parler d'une littérature 'beur' ? » dans *Anthologie de la littérature algérienne de langue française* de Christiane Achour, ENAP-Bordas, Alger, Paris, 1990, pp.184 à 198.

<sup>24</sup> - Second roman de Mehdi Charef, *Le Harki de Meriem*, Mercure de France, 1989. Comme cinéaste, Mehdi Charef sera l'adaptateur de *La Vie devant soi* de Romain Gary dont le sujet est la population métisse du quartier de Belleville à Paris, premier « cercle » de la banlieue. Les harkis étaient les supplétifs de l'armée française pendant la guerre d'Algérie



2003 qui justifient leurs publications et leurs interventions dans le débat des violences sexistes subies quotidiennement par les femmes des « quartiers »<sup>25</sup> : « Chapitre après chapitre, l'auteure décrypte les mécanismes d'une 'lente dégradation sociale' dans les banlieues et d'une 'lente dérive vers le ghetto' dont les filles sont les premières victimes » écrit Mina Kaci.<sup>26</sup>

Tous ces livres existent et plongent le lecteur au cœur des problèmes les plus brûlants : ils forment un ensemble para-littéraire pour la plupart d'entre eux, estimables mais qu'on ne peut confondre, quant aux fins et aux moyens, avec la littérature. Il suffit de prendre quelques 4<sup>ème</sup> de couverture pour le constater<sup>27</sup> :

\* « Un document poignant où, pour la première fois, une jeune beur raconte sa douloureuse lutte pour devenir elle-même » (Aïcha Benaïssa et Sophie Poncelet, 1990).

\* « Nous sommes les enfants des cités de transit, nous sommes arrivés sans que personne en soit prévenu, nous sommes des centaines descendus du bateau du soir qui attend que la lune soit voilée pour débarquer ses passagers sans papiers... Quel pays est le mien ? Celui de mon père ? Celui de mon enfance ? Ai-je droit à une patrie ? Il m'arrive parfois de sortir ma carte d'identité. En haut et en majuscules : REPUBLIQUE FRANCAISE. Je suis fille de cette république-là. Signes particuliers : néant. Ils n'ont rien mentionné. Cela veut-il dire que je ne suis rien ? Pas même 'rebelle' ou 'beur en colère' ? » ( Voix de Nadia, Tahar Ben Jelloun, 1996).

\* Deux Algériennes meurent de faim dans le 14<sup>e</sup> arrondissement de Paris : « Comment les deux jeunes femmes ont-elles pu préférer une dignité muette à la survie ? Bouleversée par cette affaire, l'auteur a imaginé leur histoire » (Fawzia Zouari, 1999).

\* « Je voudrais faire un livre pour que tout cela ne me soit pas arrivé pour rien. Je voudrais dire à celles qui ont subi ce que j'ai subi qu'il y a toujours un espoir de s'en sortir » (Samira Bellil, 2002).

\* « Elle porte le fardeau d'une jeune fille du ghetto : les fins de mois impossibles, la pression insoutenable des garçons du quartier, jusqu'au mariage « arrangé »... comme au bled. De toutes ses forces Loubna s'est révoltée. Pour tous les jeunes des quartiers qu'elle ne supporte pas de voir dériver vers la violence, la drogue et l'échec. Pour toutes ces filles mises de force sous un voile. » (Loubna Méliane, 2003).

\* « *Kiffe kiffe demain* est d'abord une voix, celle d'une enfant des quartiers. Un roman plein de sève et d'humour » (Faïza Guène, 2004).

L'ensemble de ces livres peut servir de matière à une découverte sociologique et politique, à faire prendre conscience par des témoignages poignants de modes de vie d'une partie de la population en France. Ils peuvent être aussi une incitation à l'écriture et mettront en valeur ce qu'Azouz Begag synthétise à partir d'une centaine d'entretiens réalisés. L'ouvrage a pour titre *Les Déroutés – Ces Français de banlieue qui ont réussi*.<sup>28</sup>

En effet, tous les constats déduits des entretiens par la sociologie sont mis en écriture par ces auteurs qui ont pris la plume pour écrire leur expérience. Toutefois, à la différence de Begag qui prend « ces Français qui ont réussi » et affiche un certain optimisme, les récits de vie qui se multiplient depuis les années 80 sont plus désespérants : ils veulent alerter, dénoncer, appeler à l'aide d'une façon ou d'une autre. Mais des facteurs semblables sont observables dans l'essai

---

<sup>25</sup> - Avec en arrière-pensée, plus ou moins consciente, la mise à l'index de l'islam, l'ennemi intime dans les fantasmes français, dont l'attentat du 11 septembre justifie la formulation plus explicite.

<sup>26</sup> - « Les féministes des cités », *L'Humanité*, 9 septembre 2003, p.23.

<sup>27</sup> - Textes de couverture qu'au demeurant on peut analyser, en classe, pour une approche de l'espace littéraire qui est l'objet de la réflexion ici.

<sup>28</sup> - Aux éditions Les Mille et une nuits, essai, 2002 174p. L'enquête a été réalisée à plusieurs.

et dans les récits de vie, formant ainsi une sorte de grand ensemble sociologique et informatif où les fonctions, conative et référentielle, sont dominantes.

\* s'affranchir de l'espace banlieue pour fuir la « morbidité des quartiers » :

« Depuis plus d'une génération, entre les quartiers sensibles et le reste de la ville, la fracture s'est amplifiée, à tel point qu'entre les deux mondes, la frontière est désormais presque repérable à l'œil nu, les peurs et les fantasmes presque gravés sur une carte géographique (...) [S'établit] la scission, scission qui rompt avec l'idée de la ville accessible à tous »<sup>29</sup>

\* construire des visions du monde autre en réagissant à « la souffrance, la dérision, les bravades et le repli défensif. Ils ont intériorisé les stigmates »<sup>30</sup> et essayer d'échapper à la pénalisation de la visibilité rappelée sans cesse par le « délit d'adresse s'ajoutant au délit de faciès » :

« A un moment de la vie d'un jeune des quartiers se produit un déclic qui transforme son regard sur le monde, l'aide à se percevoir ailleurs et Autre(ment), un déclic qui le pousse finalement à se débarrasser de ses anciens repères, pour se mettre en conformité avec les nouveaux »<sup>31</sup>

\* Accepter de faire le voyage de son espace et de son corps vers l'espace de l'Autre, ce que Begag nomme, « l'altérité comme enjeu ».

Ces auteurs jouent le rôle – non négligeable au demeurant –, que jouent les médiateurs, « accompagnateurs, agents d'ambiance, grands frères... (qui) ont été embauchés pour assurer le passage entre les deux mondes. »<sup>32</sup>

Ces auteurs et ces écrivains participent du débat sur une autre définition identitaire de la France. C'est le travail que bien d'autres ont commencé avant et, en particulier, les écrivains, depuis la fin des années 70 dont il était question plus haut. Dans *Les Carnets de Shérazade*, en 1985, Leïla Sebbar décrivait cette France métisse :

« Dans la salle de concert, Gilles était le plus vieux et le plus blanc depuis l'Atlantique jusqu'au Rhône. Si les autres savaient... Gilles souriait, regardait autour de lui ces garçons et ces filles rassemblés ce soir-là dans les cris, les rires, les hurlements. Il entendait des langues étranges, des accents, des voix pas d'ici. C'était Babel, douce, rauque, chuintante, gutturale, pointue, sifflante, éraillée, âpre, tendre... Shérazade a abandonné Gilles dans les vagues sauvages de la salle surpeuplée (...)

Dans la salle, des garçons s'étaient habillés comme les musiciens du groupe, mêlant avec discernement et grâce, chéchia, turban, battle-dress, jean, smoking, boléro, saroual, débardeur à mailles, borsalino, ceinture cloutée, lunettes noirs, mains de Fatma... Gilles remarqua que les filles restaient plus classiques. Elles n'avaient pas osé se déguiser (...) »<sup>33</sup>

Dans son enquête des années 2000, A. Begag précise qu'il a recherché, pour ses enquêtés, la diversité professionnelle et spatiale mais aussi celle des origines et il affirme :

« Dès le début j'ai choisi d'interroger aussi bien des Français de souche que des Antillais, des Africains et des Maghrébins, pour mieux identifier l'expérience de la cité au regard de leur trajectoire. Cependant, il faut reconnaître que les dérouilleurs d'origine maghrébine – hommes et femmes- ont malgré tout constitué la majeure partie de l'échantillon, ce qui n'a rien de

---

<sup>29</sup> - Op. cit., p.11.

<sup>30</sup> - Op. cit., p.11.

<sup>31</sup> - Op. cit., p.13.

<sup>32</sup> - Op. cit., p.11.

<sup>33</sup> - Stock, pp. 154 à 156.

contradictoire avec leur présence, leur visibilité et, dirais-je, leur « visibilisation » dans les banlieues. »<sup>34</sup>

Ce constat de l'écrivain-sociologue est important à rappeler pour comprendre pourquoi les maghrébins tiennent le hit-parade des « récits de banlieue » encore aujourd'hui, cette position étant due, sans aucun doute, à leur ancienneté sur le territoire français. Cette situation évoluera sensiblement et certainement dans les années à venir.

Dans un article très stimulant de 2001, Mustapha Harzoune débusque ce qu'il appelle « Les Chausse-trapes de l'intégration »<sup>35</sup> et analyse les grandes tendances de cette littérature qui est unifiée en quelque sorte par « le monde de l'enfance meurtrie » et il écrit :

« Le réalisme est non seulement émancipation, il est aussi réappropriation de son histoire, de son présent, de soi. De ce point de vue, avec le temps, avec l'enracinement d'une population au sein de la société française et son insertion dans la vie socio-économique et culturelle, les thèmes évoluent et bousculent les représentations figées (...) Mais que de diversité aussi dans les thèmes, les imaginaires, les écritures. »<sup>36</sup>

Dans les œuvres toutes récentes, on citera pour terminer cette partie, deux romans qui suscitent un intérêt car ils ne sont pas autobiographiques et construisent véritablement une fiction, même si la critique tente souvent de les réduire à ce « créneau » : en 2002, *Le nègre de Marianne* de Madjid Talmats<sup>37</sup> et en 2004, *Kiffe Kiffe demain* de Faïza Guène<sup>38</sup>. Ils restent cependant encore prisonniers de « voix du dehors » (à partir d'une incitation pleine de positivité) et ne parviennent pas à se libérer véritablement des composantes identitaires imposées par le discours ambiant. Comme ses aînés d'il y a vingt ans, Madjid Talmats se défend de cette assignation à résidence de son écriture :

« Mon but n'est pas de rendre compte d'une identité en particulier, a fortiori de l'identité beur, mais d'écrire tout simplement ; d'écrire sur un sujet familier si possible. Or il se trouve que je suis beur ; je ne peux nier ce fait mais simplement espérer le dépasser. Car l'écriture est avant tout un affranchissement des attentes, des codes. (...) Je me méfie des partis pris, des folklores, enfin tout ce qui peut prêter à une certaine complaisance (...) Je connais assez bien la banlieue, j'y vis encore aujourd'hui, je parle couramment le verlan et tout l'idiome – parfois très riche, très inventif, il faut le reconnaître – qui l'accompagne. Je voulais que mon livre soit le roman d'un écrivain issu de la banlieue, et non pas d'un banlieusard tout court. Contrairement à d'autres, je n'ai pas eu à faire un travail de documentation. »<sup>39</sup>

### 3- Des imaginaires à découvrir

Peut-on écrire tout simplement quand on vient des banlieues ? « Ecrire tranquille », comme Tassadit Imache titre son essai dont les grandes lignes seront

---

<sup>34</sup> - Op. cit., p.17.

<sup>35</sup> - titre de l'article publié dans le n°1231 de *Hommes et migrations*, mai-juin 2001, téléchargeable à cette adresse : <http://www.adri.fr/HM/articles/1231/1231b.html>

<sup>36</sup> - idem, p.1. Une bibliographie très stimulante, en plus de l'article lui-même, est à consulter en fin d'article. Toutefois certains noms y figurent qui ne correspondent pas à la problématique proposée comme ceux de Nina Bouraoui, Réda Falaki, Daniel Prévost, Leïla Sebbar, Paul Smail.

<sup>37</sup> - Marsa éditions, Paris.

<sup>38</sup> - Hachette Littératures.

<sup>39</sup> - Madjid Talmats, entretien avec Marie Virolle, dans la revue *Algérie Littérature /Action*, Paris, n°61-62, mai-juin 2002, pp.27 et 28.

reprises maintenant. Inscrire la banlieue dans son texte, c'est-à-dire son espace d'origine, est-ce nécessairement « sociologique » ? Trois écrivains peuvent être plus singulièrement sollicités pour accompagner l'essai commenté : Tassadit Imache bien sûr mais aussi Mounsi et *La Noce des fous*<sup>40</sup>, et Dominique Le Boucher dont le premier texte a été cité antérieurement. Dans une interview, Mounsi établit le parallèle entre la banlieue telle qu'il l'a vécue et Harlem, parallèle qui n'est pas sans intérêt pour poursuivre la recherche au-delà de cette contribution :

« La société Black aux Etats-Unis a essayé de bouger malgré le mouvement des droits civiques dans les années 60. Mais le système américain les a broyés et décimés. La France pour moi est, en ce sens, une petite Amérique ». Il ajoute un peu plus loin : « Ceux qu'on appelle les exclus développent avec la société une relation dure mais légitime. Je me suis toujours senti pour ma part en état de légitime différence. (...) Pour moi elle ne paraît pas dure mais réaliste. » Enfin, appréciant sa position d'écrivain, il affirme : « Je suis vraiment un enfant du Maghreb périphérique c'est-à-dire d'une géographie urbaine qui chaque jour marque ce pays d'un fait nouveau. A Sartrouville c'est un fait, à Vaulx-en-Velin, c'est un fait, et de x en x ces faits vont se reproduire. Narcissique pour narcissique, je me reconnais plus dans ces jeunes gens que dans une certaine catégorie d'écrivains de chez nous qui occupent des strapontins ou des fauteuils dans des instances académiques dont ils se servent pour asseoir leur position sociale. Je me sens encore plus proche des gens de Nanterre, d'un banc simple que du collège de France. »<sup>41</sup>

L'ouverture du récit-conte de Dominique Le Boucher est véritablement un coup de poing poétique :

« Ecoute, écoute, je voudrais te raconter une histoire...

De notre impuissance guerrière est née l'écriture. Quelle résurgence ? Nous sommes des indiens qui n'habitons plus que nos signes noirs sur d'interminables papiers blancs. Comme le dit l'écrivain algérien Mounsi, nos fleurs du terroir ont des odeurs périphériques. Les périphéries, ces lieux nouveaux que notre siècle a inventés, ce sont nos fêtes.

(...) Certains d'entre nous sont nés dans ces marges, d'autres y ont été transplantés sans que jamais l'arbre n'y fasse racines. Gamins effarouchés au pied des châteaux forts en béton, vers lesquels se sont faufilés peu à peu, à notre insu, nos imaginaires d'eaux vives. Que pouvions-nous faire d'autre au bout de toutes ces pertes, dans un monde dont la peau était beaucoup trop grande pour nous – elle avait la pesanteur d'une armure – que de nous vêtir d'une demeure d'écriture pour reconquérir nos coutumes barbares d'enfants de la terre, et nos cérémonies ?

(...)

Et l'écriture qui vient redonner un sens à notre errance et à nos pertes, cette écriture qui est notre hache de guerre, s'inscrit elle aussi dans cette marge, ce lieu indéfini, ce terrain vague, où les mots un peu sauvages, un peu tordus, un peu éraillés, font des pieds de nez aux conventions littéraires. Elle est la marque de notre déchirure, de cet entre-deux où nous avons dû apprendre à vivre, à rêver, à aimer, où nous avons monté pierre à pierre, à côté de l'autre, la citadelle d'illusion. »<sup>42</sup>

---

<sup>40</sup> - Stock, 1990. *La Cendre des villes*, Stock, 1993, *Territoire d'outre-ville*, Stock, 1995, *Le Voyage des âmes*, Stock, 1997. *La Noce des fous* a été rééditée aux éditions de l'aube-poche en 2002.

<sup>41</sup> - Entretien avec Mounsi par D.B., *El Watan*, quotidien algérien, 5 février 1992, p.12

<sup>42</sup> - Extraits du Prologue de *Par la queue des diables*, L'Harmattan, 1997, pp.9-10. Auteur de nombreux contes, nouvelles, textes, Dominique Le Boucher est née dans la banlieue parisienne en 1956 et est étonnée qu'il n'y ait pas plus de Français ayant connu la même expérience qu'elle, dans l'écriture et la création. A publié entre autres, *La Hurlé Blanche* (roman, éd. Chèvre-feuille étoilée en 2001), *Blues Bunker*, poèmes (Chèvre feuille étoilée, 2003), une étude : *Terre interdite – Dix écrivains algériens parlent de l'enfance* (co-édition Chèvre feuille étoilée, Clapiers et Barzakh, Alger en 2001) particulièrement le chapitre 3, « Enfances migrantes ». Cf. aussi C. Chaulet Achour, « Mémoire métisse, le secret du jardinier. A l'écoute de Dominique Le Boucher » dans *Les Enfants de l'immigration*, E.Ruhe (éd.), Würzburg, Königshausen et Neumann, 1999, pp.233-242.

L'essai de 2001 de Tassadit Imache<sup>43</sup> constitué de quinze fragments – qui n'est que le début d'un texte plus long -, rejoint en poussant plus systématiquement la réflexion et la perspective engagée par les deux écrivains précédents. En essayant de ne pas amputer la logique du texte, on peut tenter d'en rendre compte en mettant en valeur les passages les plus significatifs pour notre problématique.

Le premier fragment expose le projet : affronter l'écriture, seule en se mesurant à soi-même, « écrire tranquille » : « Lorsqu'on cherche sa propre langue dans celle de tout le monde, il faut du temps » (p.35). On crée ainsi son univers en cherchant à *écrire juste* par rapport aux blessures, aux ruptures de la vie : cette concentration établit la tension nécessaire à l'écriture : « quand j'écris, enfermée : un coup j'invente, un coup je me souviens » (p.36).

Après le projet de soi à soi, intervient dans le second fragment la confrontation aux autres : « sortir ». L'essayiste réfléchit à la réception de l'œuvre et reçoit de plein fouet le malaise du lecteur face à la désespérance de son écriture. Ce malaise induit l'agressivité. Les reproches ne sont pas loin : cette écriture est excessive dans sa noirceur, elle est « inconfortable » (p.37) :

« A la fois vous dites que vous l'avez reconnu, ce monde. Et à la fois, il y a dans vos voix, dans vos yeux, une stupeur incroyable, une inquiétude. Comme celle qu'on ressent dans le retour de personnes (...) Enterré(e)s à Nanterre. Cet endroit de la vie que j'ai quitté il y a longtemps, le dehors, l'en dehors de la littérature, pour me concocter tranquillement une langue étrangère à tout ça. Ma propre langue, littéraire s'il vous plaît. (...) Un jour, on m'a demandé si j'avais essayé d'écrire loin de *tout ça* (...) Exprimer par exemple la solitude d'une jeune femme ordinaire, du centre ville, écrivez-nous son théâtre intérieur, sa quête ! » (p.37)

Ainsi, tout naturellement le fragment trois parle de l'origine stigmatisée. « Etre née quelque part » comme dirait le chanteur... C'est la question inévitable parce qu'on n'a rien à dire à l'écrivain qui est là, incongru, à côté de son livre. C'est la même question mais avec une autre intention que posent les vieux maghrébins, littéralement : « sur quel sol ta tête est-elle tombée ? »<sup>44</sup>, Tassadit Imache décline alors la double origine : la mère, la part avouée, et le père, la part obscure. La réponse satisfait la lectrice soupçonneuse : elle a l'explication de tant de noirceur :

« Ce que tout le monde voudrait lâcher, à un moment ou à un autre, surgi d'entre les dents, du vomi : ce lieu hyperréaliste de la souffrance, de la terreur ! du gâchis ! Peu de personnes ayant le courage de penser la geste coloniale. Autant aborder l'amour sexuel du violeur ! *Chérie je t'aime, chérie je t'adore*.

(...)

-En banlieue ! On le savait bien ! Mieux, on s'en doutait ! » (p.38)

Le fragment quatre s'attarde alors sur la répartition nationale. Le nom classe automatiquement dans les cases pré-étiquetées du cerveau du lecteur, comme dans les rayons des librairies : ces livres sont de véritables OVNI !

Si un livre vient des banlieues, il est extra-territorial : « me suis-je crue, un moment, en cet endroit de l'écriture, hors la zone, une décolorée sociale, une affranchie par les Lettres ! » (p.40) Aussi, dans le fragment 5, elle rêve d'un livre qui s'imposerait hors de l'auteur-citoyen car son identité brouille sa lecture :

---

<sup>43</sup> - Tassadit Imache, « Ecrire tranquille ? » in *Esprit*, n°12, décembre 2001. C'est le début d'un texte plus long qui n'a pas été publié.

<sup>44</sup> - T. Imache donne la phrase en arabe puis en français.

« Interpeller sur son origine et son but celui ou celle qui a choisi d'écrire, c'est le renvoyer sans cesse à lui-même, et lui dénier tout autre territoire. En chemin, on peut être tenté de substituer à la construction d'un univers la quête d'une reconnaissance individuelle. Ou se concentrer mieux sur le geste : ce point à l'horizon que les autres ne peuvent ou ne veulent pas voir, et vers lequel vous entreprenez de faire avancer livre après livre une vision personnelle.

Mais n'attendons pas du métis, figure du désordre de l'origine, qu'il œuvre d'un pied sûr pour l'unique, le fixe, le point d'arrivée. Lui poursuit autre chose. Il doit trouver, sans trahir, un semblant d'équilibre. Il rêve à la fois de justesse et de justice dans l'expression. » (p.41)

Il y a la tentation du pseudonyme et une sorte de choix : en rajouter sur la banlieue puisque le lecteur veut « de » la banlieue ! Ou poursuivre sa quête solitaire. C'est, bien sûr, cette seconde solution à laquelle veut se tenir Tassadit Imache. Le fragment 6 revient donc sur le jeu entre l'état civil composite et l'identité littéraire. T. Imache rappelle la difficulté de son éditrice avec son premier récit, pas assez « situé » et le choix finalement du titre : *Une fille sans histoire*. Et le lecteur est toujours en sentinelle pour juger ce qu'il considère moralement parlant comme une échappée, une fuite et non comme une recherche à l'instar de la quête de tout écrivain.

Celui-ci est devant l'impératif de la communication (fragment 7) : il doit donner de lui, de sa vie réelle et s'y réduire en quelque sorte. Son œuvre ne parle pas pour elle-même. Et pourtant l'écrivain n'est que solitude (fragment 8) : T. Imache évoque la manière dont le monde la happe par des images soudaines qui déclenchent le retour à l'écriture. L'Histoire et les histoires vont ensemble et on ne veut plus le voir (fragment 9) : les imaginaires des écrivains préfèrent choisir dans des images déjà là plutôt que dans les fulgurances de la mémoire et du réel, imprévisibles.

Aussi la « vraie », la « bonne » littérature (fragment 10) monte la garde du bien écrire, lissant les échardes. Comment cela peut-il être puisque l'Histoire n'est pas la même pour tous :

« Il peut y avoir des innocents, des incultes. Des retardataires, comme moi. Des qui dès l'enfance ont expérimenté pour nous la tyrannie du néant au quotidien (ô pionniers des grands ensembles) sans avoir gagné les contrées du virtuel, des que l'inhumain n'a pas entièrement réduits au rien. Qui ignorent qu'on a déjà épuisé toutes les possibilités, des qui n'ont pas encore essayé. Des immatures transgénérationnels. Des qui sont dans les limbes, restés à l'endroit où rien n'a commencé. Tous ceux qu'on a interrompus. Ou coupés net.

Là-bas. (...)

En décidant qu'il y a des endroits de la vie infréquentables, des langues trop pauvres, de l'humain si indécrottable que les hommes de bonne culture ne peuvent en extraire du beau, du ressenti, du pensé. Qu'il faut s'assurer au plus vite que la Chose est circonscrite au 'social' non seulement géographiquement et politiquement, mais sémantiquement. Le 'social' est un très gros mot en littérature française, du vomis, de l'extirpé, du sale. Improductif culturellement.

De la pure menace. » (pp.46-47)

La littérature est compartimentée et ceux des banlieues issus majoritairement de l'immigration maghrébine, pour être « reçus » d'une certaine façon, doivent assurer le « véridique » de leur œuvre :

« Ravivant l'antagonisme entre le vrai intéressant de la vie des gens et le réel transcendé de la littérature française. Entre le récit de vie poignant et la sainte Ecriture locale. Comme s'il y avait, dans le paysage, des parvenus de la vie et des advenus de la langue. » (p.48)

Cette pression permanente étouffe ou bloque le désir d'écrire (fragment 12). Pour le remettre en activité, suivre le conseil de Kateb Yacine ? « marcher, marcher » dans la ville, parmi les autres et revenir... les mots viendront seuls :

« Ai-je jamais pu marcher tranquille ?

Je n'ai mesuré ni le temps ni la distance depuis que nous sommes partis de Nanterre. Un coup j'invente, un coup je me souviens, les muscles tendus, en courant. Ou, tranquille, en miettes à l'intérieur, l'air dégagé ? » (p.48)

« Kateb Yacine est partout chez lui, et moi, une étrangère à Paris, une fille de la banlieue. » (p.49)

La colère qui l'habite, d'où vient-elle ? (fragment 13) A-t-elle « passé la ligne » comme le lui a affirmé un vieil ami ? Passer la ligne comme les Noirs américains ?

« Ainsi pendant que j'écrivais, cette ligne, en surface.

Depuis je me sens en insécurité. » (p.50)

Finalement il lui faut mieux accepter ce statut ambivalent qu'on lui réserve sans renoncer à sa recherche :

« Et si votre propre langue ne vous est plus familière, qu'y puis-je ?

Allez, cela me fait sourire même ! d'être accueillie partout dans mon propre pays en qualité d'auteur de la francophonie intérieure, vraiment il était temps que je goûte à la saveur aigre-douce de l'humour, être propulsée ainsi écrivain de banlieue d'expression française ! » (p.51)

Au fond il faut installer, le plus tranquillement possible, cet imaginaire-là dans la langue et la littérature de France sans revendiquer ni renier, sans être mise à distance. Son ultime question reprend les interrogations que nous avons essayé de poser depuis le début de cette intervention :

« Y aurait-il aujourd'hui des histoires humaines recalées en tant que matériau susceptible de solliciter l'identification d'un lecteur ? Si détachées de l'expérience commune, inaptés aux variations répétitives de la vie l'amour la mort, ne participant plus de leur lot d'émotions, de sentiments, de pensées, et d'actions à la substance mouvante dont tout écrivain éprouve sans cesse la matrice ? » (p.53)

\*\*\*

Au terme de cette étude, on peut voir combien de pistes sont encore à explorer pour faire exister ces œuvres dans la littérature en France.

\* en essayant de mieux comprendre pourquoi ces créateurs connaissent une intégration artistique à deux régimes : autant ils sont acceptés dans la musique, les différents genres de la culture médiatique, le théâtre, les spectacles d'humour, le militantisme visible et médiatisé, autant ils sont suspects lorsqu'ils cherchent à rivaliser avec les écrivains et qu'ils veulent sortir d'une littérature de l'illustration pour entrer dans une littérature de la création, de la production.

\* en intégrant toutes celles et ceux qui ont pris cet espace comme ferment d'imaginaire pour le faire exister par l'écriture. C'est aussi comprendre le droit de « parler au nom de... », en analysant chaque texte.

\* La mise à l'écart des textes qui, manifestement, relèvent de la littérature ne vient-elle pas de la difficulté à accepter ces espaces et ces histoires comme partie intégrante de l'imaginaire de notre modernité ? Car ils viennent d'une Histoire, comme le rappelle Tassadit Imache mais aussi Mounsi et Dominique Le Boucher, par rapport à laquelle le travail de mémoire est en train de s'élaborer, qui reste douloureuse et problématique. On remarquera à ce propos que ces écrivains lorsqu'ils sont maghrébins, c'est-à-dire la majorité d'entre eux pour l'instant, sont tous issus d'une histoire qui a à voir avec celle de la colonisation et avec celle de la guerre. Ils viennent de « regroupements familiaux » qui n'ont pas attendu les

lois autour de 1973 pour accomplir le grand passage mais qui l'ont fait pendant la guerre d'Algérie. Ce ne peut être anecdotique à la fois dans la difficulté de leur écriture et dans celle de leur écoute.

\* Finalement, en des temps où l'on parle beaucoup d'intégration, l'intégration qu'il faudrait ici obtenir, est celle du droit à l'imaginaire partagé, pour ces écritures de la zone « rouge » des banlieues, celle des 20%. Comblé, comme pour d'autres corpus littéraires mis à l'écart, ce déficit d'imaginaire. On peut revenir, pour conclure sur une note plus optimiste, à la chronique d'Alain Rey, citée au début de notre contribution :

« La banlieue est un lieu de vie, comme tel contradictoire ; dans les têtes, le mot est tout le contraire d'un espace banal. Jeunesse, violence, solidarité, pluralité culturelle et unité de langage – les puristes en pleurent de dépit, jugeant de langage pauvre et informe – mobilisation de rancœurs et d'espairs autour de l'insolence de la ville, affrontements religieux, manipulations communautaires... Les banlieues, c'est là que ça bouge, que viendront le mal et le bien qui font l'avenir d'une nation. Retournant comme un gant la raison des origines, la banlieue agresse les idées reçues, les traditions répétées, la banalité. »

Ce corpus « intégré » des littératures de banlieue serait une manière de participer aux recherches, courantes dans les études nord-américaines, sur les productions des littératures des minorités culturelles remettant en cause une construction hégémonique de la nation, par leur affirmation d'une double identité. Comme l'écrit Jean-Marc Mourra : « L'écriture devient l'une des pratiques permettant d'affirmer cette vision culturelle inédite (...) une conscience métisse (...) plus grande que la somme de ses composantes. »<sup>45</sup> Le même critique montre que ces études sont au carrefour de trois axes de recherche : les *Cultural Studies*, les études féminines et les études post-coloniales. Il y a là une voie à explorer pour la recherche comparatiste.

---

<sup>45</sup> - J-M. Mourra, « Etudes d'images, postcolonialisme et francophonie : quelques perspectives » dans *Le comparatisme aujourd'hui*, Université de Lille 3, Travaux et Recherches, 1999, p.101.



## BIBLIOGRAPHIE

### Œuvres :

- Azouz BEGAG, *Le Gone du Châaba*, Le Seuil, coll. « Virgule », 1986
- Tahar BEN JELLOUN, *Les Raisins de la galère*, Fayard, « Libres », 1996.
- Rachid BOUDJEDRA, *Topographie idéale pour une agression caractérisée*, Denoël, 1975, réédité en Folio en 1986.
- BOUZID, *La Marche*, Sindbad, 1984.
- Mehdi CHAREF, *Le Harki de Meriem*, Mercure de France, 1989.
- Rachid DJAÏDANI, *Boumkoeur*, Le Seuil, coll. «Virgule », 2001.
- Faïza GUENE, *Kiffe Kiffe demain*, Hachette Littératures, 2004
- Tassadit IMACHE, *Presqu'un frère*, Actes Sud, coll. «Génération », 2000 - « Ecrire tranquille ? », *Esprit*, n°12, Décembre 2001
- Dominique LE BOUCHER, *Par la queue des diables*, L'Harmattan, 1997 - *La Hurlé Blanche*, éd. Chèvre-feuille étoilée, Montpellier, 2001) - *Blues Bunker*, Chèvre feuille étoilée, Montpellier, 2003 - *Terre interdite – Dix écrivains algériens parlent de l'enfance* (co-édition Chèvre feuille étoilée, Clapiers et Barzakh, Alger en 2001, particulièrement le chapitre 3, « Enfances migrantes »).
- MOUNSI, *La Noce des fous*, Stock, 1990 (rééditée aux éditions de l'aube-poche en 2002). *La Cendre des villes*, Stock, 1993, *Territoire d'outre-ville*, Stock, 1995, *Le Voyage des âmes*, Stock, 1997.
- Leïla SEBBAR, *Fatima ou les Algériennes au square*, Stock, 1981, La trilogie *Shérazade*, Stock, 1982, 1985, 1989, *Le Silence des rives*, Stock, 1993. *La Négrresse à l'enfant*, Syros-Alternative, 1981, *Génération métisse*, Syros-Alternative, photographies de Amadou Gaye, 1988
- Madjid TELMATS, *Le nègre de Marianne*, Paris, Marsa éditions, 2002
- Fawzia ZOUARI, *Ce pays dont je meurs*, Ramsay, 1999, rééd. Press Pocket, 2000.

### Etudes critiques :

- Christiane Achour, « Du bien-fondé d'une appellation : peut-on parler d'une littérature 'beur' ? » dans *Anthologie de la littérature algérienne de langue française* de, ENAP- Bordas, Alger, Paris, 1990, pp.184 à 198.
- Azouz Begag, *Les Déroutés. Ces Français de banlieue qui ont réussi*, Les Mille et une nuits, essai, 174p.
- Mouny Berrah, « Avec Mehdi Charef, écrivain émigré zonard » dans *Algérie-Actualité* (hebdomadaire algérien), n°919, juin 1983.
- M-M. Bertucci et D. Delas (ed), *Français des banlieues, français populaire ?*, CRTH/Encrage Amiens, 2004,
- André Brink, *Sur un banc du Luxembourg, Essais*, Stock, 1982.
- C. Chaulet Achour, « Mémoire métisse, le secret du jardinier. A l'écoute de Dominique Le Boucher » dans *Les Enfants de l'immigration*, E.Ruhe (éd.), Würzburg, Königshausen et Neumann, 1999, pp.233-242.
- C. Chaulet Achour, « Contes de la périphérie : Tassadit Imache et Dominique Le Boucher, voix singulières » in *Cultures transnationales de France – Des « Beurs » aux... ?*, Hafid Gafaïti (éd.), L'Harmattan, 2001, coll. Etudes transnationales, francophones et comparées
- D.B., « Entretien avec Mounsi », *El Watan*, quotidien algérien, 5 février 1992, p.12
- Dossier « Périphéries, émigration, immigration... Que dit la littérature ? » *Algérie Littérature/Action*, Paris-Alger, n°57-58, Janvier-Février 2002, pp. 67 à 77.
- Alec G. Hargreaves et Marc McKinney (dir.), *Post-Colonial Cultures in France*, Londres/New York, Routledge, 1997.